

2001

## Walter Mignolo

Géopolitique de la connaissance,  
colonialité du pouvoir et différence coloniale

→ Walter D. Mignolo, « The Geopolitics of Knowledge and the Colonial Difference », *South Atlantic Quarterly*, hiver 2002, 101(1) = « Géopolitique de la connaissance, colonialité du pouvoir et différence coloniale », trad. par Ann Querrien, *Multitudes*, 2001/3, n° 6, p. 56-71 (extraits)

En décembre 1998 s'est tenu un atelier sur « Capitalisme historique, colonialité du pouvoir et transmodernité » au Centre Fernand Braudel à l'université de Binghamton, avec des conférences d'Immanuel Wallerstein, Anibal Quijano et Enrique Dussel. [...]

La théorie de la dépendance a été plus qu'un outil analytique et explicatif pour les sciences sociales. Elle a accompagné la décolonisation en Afrique et en Asie, et a suggéré une ligne d'action dans les pays d'Amérique latine, près de 150 ans après leur décolonisation. Sa position par rapport au système est d'extériorité, à la différence de celle de l'analyse du système-monde. Mais l'analyse du système-monde a été capable à son tour d'introduire quelque chose que l'analyse de la dépendance ne pouvait pas faire : une dimension historique et un cadre socio-économique dans les sciences sociales. La différence (coloniale) irréductible entre théorie de la dépendance et analyse du système-monde ne tient pas à leurs structures conceptuelles mais aux politiques impliquées par leurs lieux d'énonciation. La théorie de la dépendance était un discours politique en faveur de la transformation sociale des pays du tiers-monde alors que l'analyse du système-monde était un discours politique en faveur de la transformation académique des pays du premier monde. [...]

Wallerstein, Quijano et Dussel ont en commun leur dette à l'égard de la théorie de la dépendance. Mais ils n'ont pas la même position par rapport à la différence coloniale. Pour comprendre le concept de Quijano de « colonialité du pouvoir », il faut accepter le fait que la colonialité est constitutive de la modernité et n'en est pas une conséquence. L'émergence du commerce transatlantique triangulaire a constitué en même temps la modernité, le capitalisme et la colonialité. Certes ce circuit colonial-commercial atlantique (Europe, Afrique, Amériques, Caraïbes) n'a pas été immédiatement le fondement du pouvoir hégémonique occidental. D'autres circuits commerciaux existaient en Afrique, en Asie, et dans ce qui allait devenir l'Amérique. Mais la modernité/colonialité est le moment où l'histoire occidentale se noue avec le circuit commercial atlantique, le moment de fondation du système-monde moderne/colonial.

Quijano signale l'Amérique latine et les Caraïbes comme des lieux dont l'histoire est traversée d'un double mouvement de retour aux origines et de

répression. Ce double mouvement est le signe même de la différence coloniale, et la conséquence de la colonialité du pouvoir. La colonialité survit au colonialisme qui s'est arrêté en Amérique latine au début du XIX<sup>e</sup> siècle; la colonialité est constitutive de la modernité et toujours actuelle. C'est la face cachée de la post-modernité; la postcolonialité serait l'émergence aujourd'hui d'une colonialité globale. D'après Quijano, on assiste aujourd'hui à un processus qui affecte tous les aspects de l'existence sociale des gens de tous les pays. Le monde moderne/colonial qui s'est formé il y a cinq cents ans culmine avec la formation d'une structure productive, financière et commerciale encore plus intégrée que par le passé. On assiste à une reconcentration drastique du pouvoir politique et du contrôle sur les ressources<sup>1</sup>.

Ces changements n'ont pas touché de manière égale les diverses sociétés et histoires locales. Cependant la colonialité du pouvoir est un trait commun entre la modernité/colonialité du XVI<sup>e</sup> siècle et sa version du début du XXI<sup>e</sup> siècle. C'est un principe et une stratégie de contrôle qui présente une configuration de traits caractéristiques. [...]

Quijano et Dussel ont affirmé tous les deux que le point de départ de la connaissance et de la pensée devait être la différence coloniale et non les grands récits<sup>2</sup>. En effet, la transmodernité et la colonialité globale du pouvoir mettent en lumière la différence coloniale et montrent qu'il n'est plus nécessaire de penser depuis la différence coloniale comme position subalterne parce qu'elle ne se situe plus sur les bords des grands récits mais les traverse de part en part. Les conséquences d'une telle remarque sont gigantesques pour l'épistémologie, l'éthique et la politique. [...]

1. Anibal Quijano, «The nature of power in Latin America», dans *Sociology in Latin America*, International Sociological Association, pre-congress volume.

2. L'auteur distingue deux grands récits : celui de la civilisation occidentale et celui du monde moderne (c'est-à-dire de la Renaissance à nos jours), la première étant caractéristique de la philosophie et le second des sciences sociales.

## 2002 Joseph Andoni Massad

La réorientation du désir.  
L'Internationale gay et le monde arabe

→ Joseph Massad, «Re-Orienting Desire: The Gay International and the Arab World», *Public Culture*, vol. 14, n° 2, 2002, p. 361-385  
→ Trad. par Christian-Martin Diebold pour cette édition

[...] L'universalisation des « droits gays », l'une des préoccupations majeures nées du mouvement gay au cours des deux dernières décennies, est un projet qui s'est approprié le discours de la modernité.

es qu'ils ont créées, ne sont pas morts : c'est ainsi qu'on verra des s'engager dans une dispute passionnée avec Marx ou Weber sans avoir le besoin de les historiciser ou de les replacer dans le contexte européen qui est le leur. Il leur arrive même parfois - rarement cependant - de débattre avec les prédécesseurs antiques ou médiévaux de ces théoriciens.

Mais, dans les pays autres que les démocraties capitalistes occidentales, l'histoire même de la politisation de la population, ou de l'avènement de la modernité politique, marque l'histoire du politique d'une profonde ironie. Cette histoire nous met au défi de repenser deux concepts que nous a légués le XIX<sup>e</sup> siècle européen, et qui font partie intégrante de l'idée de modernité : l'historicisme d'une part (l'idée selon laquelle pour comprendre un objet, il faut le saisir comme une unité et dans son développement historique) et, d'autre part, l'idée même du politique. Dans un pays comme l'Inde, le projet de « provincialiser l'Europe » trouve sa condition historique de possibilité dans l'expérience de la modernité politique. La pensée européenne entretient un rapport contradictoire avec cet exemple de modernité politique, car elle est à la fois indispensable et inadéquate pour comprendre les différentes pratiques de vie qui constituent en Inde le politique et l'historique. Explorer, dans un registre théorique aussi bien que factuel, ce double aspect des sciences sociales, telle est la tâche que se propose ce livre. [...]

---

## 2000

## Irit Rogoff

### Culture visuelle et géographie

→ Irit Rogoff, « This is not... unhomed geographies », dans *Terra Infirma. Geography's Visual Culture*, Londres/New York, Routledge, 2000, p. 6-13

→ Trad. par Christian-Martin Diebold pour cette édition

[...] À la suite d'une décennie d'application de ce qui est désormais appelé « politique identitaire », il est nécessaire d'établir une distinction entre des concepts vilipendés à l'heure actuelle, comme le « cosmopolitisme » ou l'« assimilation », et l'activité qui forme la texture quotidienne de notre existence tandis que nous négocions les signaux mixtes et les références croisées dans une réalité migratoire postcoloniale. En ce qui concerne l'engagement envers l'étrangeté, envers le sans foyer (*unhomedness*), je me suis inspirée à l'origine de Theodor Adorno [...], qui énonce de la voix tonnante et sévère d'une autorité morale qu'« il est immoral de se sentir chez soi dans son propre foyer<sup>1</sup> » - l'unique avantage de ces autorités

1. L'auteur renvoie au texte de Theodor W. Adorno, « Auf die Frage: Was ist Deutsch? », mais le passage cité n'a pu être identifié dans l'édition française de ce texte (« Réponse à la question: Qu'est-ce qu'est allemand? », dans *Modèles critiques*, Paris, Payot, 1984).

austères étant probablement qu'elles nous rendent plus attentifs. Je dois reconnaître ne pas être grande admiratrice de l'école de Francfort en tant que telle : il y a dans ses modèles analytiques une singularité monolithique et dans ses voix une autorité indiscutée qui m'ont toujours tenue à une certaine distance. Il y a en outre l'épineux problème de la sieste – souvenirs d'une enfance à Jérusalem où il était interdit de jouer dans la rue entre 14 heures et 16 heures, parce que nos voisins, réfugiés, vestiges de l'intelligentsia juive allemande, faisaient leur petit somme de l'après-midi. Nous autres enfants de Méditerranée orientale étions profondément irrités par ce silence d'Europe centrale qu'on nous imposait, par les « Chut ! » collectifs de mesdames Scholem, Leibowitz, Spiegel et Davis qui, se tenant dans l'embrasure de leur porte, nous enjoignaient de déguerpir, par l'idée que nous devions soumettre nos bruyantes et exubérantes habitudes aux impératifs intellectuels de ces hommes vénérés. En guise de représailles, nous nous moquions impitoyablement de leurs habitudes, de leurs accents et de leur étrangeté extrême : nous nous érigeons dans l'opposition, dans un sentiment d'appartenance biologique à notre lieu de naissance, qui était au moins en partie une réaction à l'extrême malaise qui sous-tendait tout ce qui touchait à un lieu tabou appelé « là-bas » où s'étaient déroulées des choses effrayantes, innombrables. Des choses dont nous n'étions que vaguement conscients et qu'entourait un silence honteux. Mais il y a eu aussi un moment de grande joie, quand ma petite sœur, ayant appris à lire, se tint un jour devant une étagère chargée d'ouvrages judaïques et demanda si tous ces livres avaient été vraiment écrits par nos voisins. Quand on lui répondit que c'était le cas, que ces hommes vénérés les avaient bien écrits, elle s'exclama, plongée dans la perplexité : « Mais quand est-ce qu'ils ont eu le temps de les écrire ? Ils dormaient tout le temps ! »

Cet ancien monde, le monde de l'intelligentsia exilée de la vieille Europe, était pour nous à tel point figé dans le temps que l'on imaginera ma surprise lorsque, bien longtemps après, je me suis retrouvée embarquée dans une géographie à la manière de l'école de Francfort qui était l'inverse exact de cette posture de l'enfance, une géographie de l'inappartenance. Une géographie faite de l'interaction de ces vieux souvenirs, des vies actuelles de mes amis de Francfort qui publient la revue *Babylone. Perspectives juives dans la culture allemande contemporaine* – laquelle insiste sur le fait que l'Allemagne n'est pas la monoculture qu'elle se croit être aujourd'hui et que ces anciennes traditions culturelles et intellectuelles ne sont pas sans continuités complexes et obliques avec le temps présent –, des amis dont je suis convaincue qu'ils incarnent le prolongement de l'école de Francfort, bien qu'ils puissent ne pas être identifiés comme tels si l'on se fonde sur leurs modèles d'analyse ; et, au-delà de l'Europe, d'un radicalisme intellectuel s'exprimant en Californie et qui trouvait son origine dans les brefs séjours qu'y firent Adorno et Horkheimer, de même que dans ceux, bien plus longs, de Marcuse et de Lowenthal – et de mes incessantes oscillations entre l'anglais, l'hébreu et l'allemand.

Telle est par conséquent la notion de « géographie » avec laquelle je travaille depuis quelques années, une géographie inquiétante et étrange dans le sens que Freud donne à « cette variété particulière de l'effrayant qui remonte au depuis longtemps connu, depuis longtemps familier ». Nous devons nous rappeler que

l'« inquiétante étrangeté » de Freud est en allemand l'« *unheimlich* », le « non chez soi », l'étrange familier, ce qui n'est pas chez soi. Ses qualités à la fois effrayantes et familières résultent de sa relation embarrassante au fait de ne pas être à l'aise comme chez soi, à l'« étrangeté » que suppose cette condition<sup>2</sup>. J'ai été attirée par la géographie et me suis efforcée de travailler dans cette matière parce qu'il semblait possible de localiser au sein de son interprétation révisée un autre ensemble de relations entre des sujets et des lieux - un autre ensemble de relations où ce n'est pas la connaissance scientifique ni les catégories nationales de l'État qui déterminent à la fois l'appartenance et l'inappartenance, mais plutôt des ensembles associés d'aperçus politiques, de souvenirs, de subjectivités, de projections de désirs fantasmatiques, et de longues chaînes de glissements du signifiant.

Le travail qui semble nous attendre désormais, c'est notamment la nécessité d'articuler les discours culturels et intellectuels spécifiques reflétant ces états que Homi Bhabha nomme « interstitialité » (*inbetweenness*), décrits par Edward Said comme n'étant jamais « à propos de » quoi que ce soit, ou que Paul Gilroy (à la suite de Du Bois) appelle « double conscience »<sup>3</sup>. Il en va ainsi du discours politique comme de la littérature, et cela est tout aussi vrai de l'univers de représentation visuelle dans lequel nous immerge notre culture saturée de médias. Ces relations de pouvoir étant inévitablement traduites en systèmes de savoir et disséminées par le truchement de structures de représentation, nous devons reconnaître que la géographie relève tout autant d'une catégorie épistémologique que le genre ou la race, et que tous trois sont à tous les niveaux indissociablement liés. Ces trois catégories ont pour point commun d'être engagées dans la question d'appartenance, laquelle se joue autour des dichotomies du moi et de l'autre de même qu'autour des stratégies d'« emplacement » et de « déplacement ». La géographie est par conséquent un système de classification, un mode de localisation, un site d'histoires collectives, nationales, culturelles, linguistiques et topographiques. Tout cela est tenu en échec par les zones qui résistent à travers des processus de désidentification - villes libres internationales, no man's land, zones démilitarisées, ghettos, quartiers réservés à la prostitution, zones frontalières, etc. -, qui nous amènent à reconnaître dans la géographie traditionnelle un système de signes en crise<sup>4</sup>.

Je considère par conséquent que ma tâche doit viser à délimiter un certain terrain de rencontre dans le champ de la culture visuelle, à faire le récit de mon propre chemin au travers d'un ensemble de discours portant sur les conséquences du colonialisme - des déplacements en masse des populations au xx<sup>e</sup> siècle, des perturbations et des révisions des récits nationaux et d'une récente prise de conscience des subjectivités multiples que nous habitons et et orientées dans un sens critique qui ont entrepris de réécrire les systèmes de signes de la relationnalité géographique.

Ce qui semblait donc problématique dès le commencement du projet - et l'est toujours - c'est que je souhaitais procéder à une analyse dans laquelle nul mode disciplinaire ou empirique ne prévalait, de sorte que je n'aboutisse pas à examiner les façons par lesquelles les œuvres d'art reflètent les conditions historiques, économiques et culturelles, ni à lire des géographies contemporaines

2. Toutes les citations proviennent de l'essai de Sigmund Freud, « L'inquiétante étrangeté » dans *Œuvres complètes*, traduites par Jacques Gayraud, « Folio Essais », 1965, p. 191.

3. Paul Gilroy, *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*, London: Verso, 1993, p. 10.

4. Je suis redevable à l'article de Cornelia Vismann, « Concepts of No Man's Land », que j'ai lu en français dans une version anglaise non traduite et qui ouvrait plusieurs modèles théorétiques importants, y compris des zones de désidentification, que d'autres concernant la relation entre la terre aux concepts de la loi et la propriété du moi à travers des concepts spécifiques.

critiques à travers des œuvres d'art. Le risque étant à l'évidence que le travail que j'entreprenais soit pris en otage par quelque paradigme universitaire ou théorique imposant un lien entre théories, contextes et objets. De par ma formation en histoire de l'art, je n'ignorais pas que cette forme de territorialisation du savoir devait être évitée pour privilégier quelque nouvel objet de connaissance dans lequel un semblant de parité et de réciprocité pourrait s'instaurer entre les éléments constitutifs de cette étude, et à travers lequel une forme de politique culturelle pourrait émerger plutôt que d'être imposée à ses matériaux.

Dans le glissement qui se produisit au cours des années 1980, des histoires de l'art aux discours sur la représentation dans le champ d'une critique culturelle inspirée par le poststructuralisme et les questions relatives à la différence, on passa de la conception des objets culturels comme réflexifs à leur perception comme constitutifs. Une problématique qui s'inscrivait bien entendu dans la question beaucoup plus générale de la construction des significations. Comment et où les significations sont-elles déterminées? Par qui? Pour quels lecteurs ou spectateurs? Et par l'intermédiaire de quelles structures d'identification ou de désidentification? Parallèlement à la révocation de l'autorité de l'auteur sur la fixation des significations dans la culture, plusieurs questions critiques ont été soulevées à propos de la détermination de la signification de l'histoire sociale. Cela supposait la reconnaissance du fait que l'information - même remarquablement documentée et couvrant un champ très vaste, recherchée jusque dans des archives toujours plus obscures et originales, pour ce qui est des conditions matérielles et des contextes à l'origine de l'élaboration de certaines œuvres - ne pouvait pas nous transformer, « nous », les spectateurs, en sujets de la période. Nous n'avons pas ici pour propos de dévaluer l'importance considérable et la pertinence de l'histoire sociale du projet artistique dans les années 1970, laquelle accordait pour la première fois à la classe, au genre, à la race et au langage la possibilité de prendre part à l'analyse et à la localisation des représentations visuelles, inaugurant ainsi le projet de déhiérarchisation des images dans la culture<sup>5</sup>.

Indépendamment de l'étendue de nos connaissances relatives au moment historique durant lequel un texte fut produit, nous habitons toujours un contexte contemporain et apportons systématiquement aux textes que nous rencontrons nos questions et nos associations d'idées du moment. Ce faisant, nous fragmentons ces textes, nous nous les approprions, nous les réécrivons et les transformons entièrement. Au lieu d'un art considéré comme réflexif, fut élaborée une approche que nous pourrions qualifier de constitutive et dans laquelle - par des décadrages historiques et des perceptions psychanalytiquement inspirées du désir et de la subjectivité comme projetés sur des textes et des images - se manifeste une compréhension de la façon dont les images (quelles que soient leurs origines) façonnent nos perceptions conscientes et inconscientes des valeurs culturelles. Les images situées dans le champ de la vision nous constituent par conséquent bien davantage qu'elles sont soumises à nos lectures historiques.

L'un des aspects le plus important de ce glissement du mode réflexif au mode constitutif, par lequel des représentations visuelles sont comprises comme chargées de signification, c'est qu'il a ouvert presque au-delà des limites le champ des matériaux appropriés à la localisation d'images. C'est dans le sillage

5. Les arguments probablement les plus pertinents résumant cette évolution sont rassemblés dans Victor Burgin, *The End of Art Theory*, Londres, Macmillan, 1989; Brian Wallis (éd.), *Art After Modernism. Rethinking Representation*, Boston, David Godine, 1989; Hal Foster, *Recodings. Art, Spectacle, Cultural Politics*, Seattle, Bay Press, 1990.

de cette étude émergente de la culture visuelle - une étude exempte de frontières génériques ou de médias hiérarchiques, dans laquelle différence et subjectivité sont davantage des composants constitutifs du domaine que des ajouts analytiques à ce dernier - qu'il devient possible de retracer les glissements du langage ayant commencé à se produire à la suite des déplacements, migrations, asservissements, diasporas, hybridités culturelles et aspirations nostalgiques subis par des sujets contemporains.

En plus de tenter d'établir ces relations, je souhaitais que ce travail reflète d'une façon ou d'une autre les processus dont je fais personnellement l'expérience dans mes allers et retours entre la théorie critique, les études féministes et les pratiques artistiques contemporaines.

Ces dernières années, j'ai été sans cesse confrontée à une question particulière, ayant à analyser de façon critique les contextes et les conditions de son émergence, les hypothèses sur lesquelles elle pourrait se fonder et les langages dans lesquels elle est articulée. Mais après être passée par l'ensemble de ces phases analytiques, je me suis retrouvée incapable d'imaginer l'étape suivante: aller au-delà de l'analyse critique, vers la possibilité d'envisager une formulation alternative, une signification réelle de ce phénomène culturel «déstructuré par l'analyse». Parfois, certaines rencontres avec des œuvres d'art conceptuel prenant en charge les mêmes questions ont jeté un pont vers la phase de réflexion suivante: non pas l'analyse mais l'élaboration culturelle réelle d'une condition que je percevais sous l'angle théorique. Des confrontations avec le travail de Jochen Gerz, Mary Kelly, Faith Ringgold, Vera Frenkel et Glenn Ligon, Toni Morrison, Patricia Williams, Bruce Chatwin et Chinua Achebe me suggérèrent des modèles théoriques permettant de conceptualiser l'absence, le fantasme sexué, les obsessions culturelles. Ces artistes abordent les questions de la perception de la culture sous un autre angle, quand elle est observée depuis la porte de derrière, et de ce que signifie aspirer culturellement à ce qui est historiquement et politiquement interdit. L'art est davantage mon interlocuteur que l'objet de mon étude, c'est l'entité qui me poursuit et me force à penser les choses différemment, sur un autre registre ou grâce aux autorisations fournies par un autre angle d'attaque.

C'est précisément parce que l'art n'occupe plus une position d'étant transcendant au monde et à ses misères, et n'est plus un miroir reflétant un ensemble externe de conditions matérielles, qu'il est devenu un interlocuteur si utile quand on se préoccupe du concept de géographie, quand on s'efforce de démêler comment la géographie en tant que structure épistémique et ses pratiques signifiantes forment et structurent non seulement les relations nationales et économiques, mais aussi la constitution et la fragmentation de l'identité. Deux générations de géographes postmodernes et de théoriciens des espaces urbains et autres ont permis de lancer ce débat sur les terrains de l'identité et de la constitution culturelle. Les travaux de Henri Lefebvre, Michel Foucault, Edward Soja, Neil Smith, Doreen Massey, Liz Bondy, Rosalyn Deutsche, Jane Jacobs, Derek Gregory, Gillian Rose, Dennis Wood, Cornelia Vismann et Victor Burgin, parmi de très nombreux autres, ont défini un champ intellectuel et de recherche où la «géographie» est un terrain de rencontre de l'épistémique, de l'historique/expérimental et du significatif aussi illimité que l'est le champ de la culture visuelle.

Enfin, le dernier élément constitutif de mon enquête, et probablement son principal point de départ, ce sont les recherches théoriques et épistémologiques féministes. Le moment de ma rencontre avec le féminisme au début des années 1980 fut une époque d'intenses conjectures théoriques où le genre devint une catégorie d'analyse des entités culturelles existantes et un outil permettant de marquer quelques-unes de ses absences et lacunes les plus patentes. Ce fut un moment où tout un ensemble de relations émergentes se nouant entre la sémiologie, la théorie psychanalytique, la théorie du genre, les analyses postcoloniales et les travaux déconstructionnistes indiquèrent pour la première fois que les sujets ne pouvaient être simplement ré-inclus dans les récits culturels desquels ils avaient été précédemment exclus. C'est au contraire une formulation complexe, se focalisant sur la possession d'un langage à pratiquer au sein d'une culture et d'une position pour pratiquer ce langage à partir d'elle, qui commença à émerger en réponse aux absences et aux exclusions.

Simultanément, au début des années 1980, une enquête épistémologique ayant mis l'accent sur un savoir positionné et situé (comme dans les travaux de Donna Haraway, Teresa de Lauretis et Gayatri Spivak et leurs relations manifestes avec le projet épistémologique ouvert par Michel Foucault), a fortement contribué à l'érosion de l'assise neutre, positiviste et empirique, des structures du savoir occidental et des discours qu'elles ont produits pour se fonder et se légitimer elles-mêmes. La théorie féministe a été dans mon expérience un élément déterminant quant à l'interrogation critique et la déconstruction définitive des traditions d'un savoir universel. L'un des modèles critiques sur lequel le féminisme a depuis toujours insisté, c'est que le genre, la race et le lieu sont, en soi, des catégories épistémologiques; elles déterminent ce que nous savons, comment nous le savons et pourquoi nous le savons. Le positionnement et le caractère situé que la théorie féministe a apportés à la recherche épistémologique, les théories féministes du statut spectatorial les ont apportés au domaine de l'espace et au champ de la vision. Tel qu'il fut articulé pour la première fois par la théorie féministe du cinéma dans les années 1970, le statut spectatorial localise les relations de pouvoir et les gratifications du regard dans une vision positionnée et située: qui regarde qui et à travers quels dispositifs et structures de la vision. Une césure est rendue manifeste entre le sujet, porteur du regard et l'objet regardé. Les structures à travers lesquelles se réalise cette vision dépendent des narrations culturelles, des désirs projetés et des relations de pouvoir, tandis que l'espace dans lequel a lieu l'activité de la vision est animé par tout un ensemble de complexités matérielles et culturelles qui représentent autant d'obstacles à l'idée même d'une compréhension directe de ce qui est vu.

Revenant à la «géographie» après ce détour, nous prenons conscience qu'elle a toujours été une forme de spectatorial positionné; que des catégories comme le «Moyen-Orient», l'«Extrême-Orient» ou le «Sub-Sahara» sont considérées à partir de positions (dans cet exemple, les centres du pouvoir colonial) qui nomment, situent et identifient des lieux par rapport à elles-mêmes en tant que centre du monde. À l'instar du statut spectatorial dans le champ filmique, semblable nommage géographique reflète tout autant certains désirs de puissance et de domination, certains fantasmes de distance, de proximité et de transgression qui trouvent une expression dans l'acte même du nommage géographique. [...]